

Pascal Le Maléfan : *Professeur de Psychologie Clinique* - Département de Psychologie
Laboratoire Psy-NCA (EA4306) - Université de Rouen - Rue Lavoisier
F-76821 Mt-St-Aignan cedex - 02 35 14 64 47 - pascal.lemalefan@univ-rouen.fr
Psychologue - CH du Rouvray

Texte paru in *Revue Francophone du Stress et du Trauma*, 2011, 11(4).

Résumé : Notre contribution porte sur deux des aspects mentionnés dans l'appel à communication de la Journée scientifique de l'Alfest consacrée à la rencontre traumatique, à savoir les cas de « réussite apparemment si instantanée à supporter l'exposition au réel ? » et « les mécanismes de défense dès le premier temps de la rencontre avec le néant ». Nous y voyons-là, en effet, ce qu'a tenté de décrire une clinique de la mort imminente, souvent appelée et confondue avec la médiatique NDE. On peut désormais établir et reconstruire une filiation à cette clinique, et en extraire quelques concepts heuristiques pour notre actuelle clinique du traumatisme. Or chez les auteurs que nous évoquerons (Egger, Heim, Pfister, Ferenczi), les descriptions données et les conceptualisations utilisées semblent indiquer que face au réel, dans « l'instant de voir » où se saisit la perte vitale, se remobilise ce qui a trait « au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet » (Lacan, Du traitement possible de la psychose, Ecrits).

Mots-Clés : Effroi – Mort imminente – Hallucinothérapeutique salutaire – Jouissance

Summary : Our contribution focuses on two aspects mentioned in the call for papers of the Day Alfest scientific meeting devoted to trauma, namely the case of "instant success seemingly withstand exposure to the real? " and " defense mechanisms from the first time the encounter with nothingness. " We see then, in fact, has attempted to describe a clinical near death, often referred to and confused with the mediatic NDE. We can now build and rebuild a descent to this clinic, and extract some heuristic concepts for our current clinical trauma. Yet among the authors that we discuss (Egger, Heim, Pfister, Ferenczi), the descriptions and conceptualizations used suggest that across from real, "the moment of seeing" which captures the vital loss, which is remobilized respect "to the joint most intimate feeling of life in the subject" (Lacan, Treatment possible psychosis, Ecrits).

Key-words : Fright - Near death - Hallucinatory healthy - Jouissance

Introduction

Notre texte porte sur deux des aspects mentionnés dans l'appel à communication de la Journée de l'Alfest consacrée à la rencontre traumatique comme moment d'effroi, à savoir les cas de « réussite apparemment si instantanée à supporter l'exposition au réel » et « les mécanismes de défense dès le premier temps de la rencontre avec le néant ». Nous y voyons ce qu'a tenté de décrire une clinique de la mort imminente, souvent appelée et confondue avec la médiatique *Near Death Experience* ou NDE, quelque peu figée conceptuellement et idéologiquement par le livre du psychiatre Raymond Moody en 1973 (Moody, 1975). Or on peut désormais en établir et reconstruire la filiation, avec des auteurs qui ont réfléchi à la question *avant* Moody, et en extraire peut-être quelques concepts heuristiques pour notre actuelle clinique du traumatisme, particulièrement quant aux réactions face à l'effroi dans le moment de la rencontre traumatique. L'une des caractéristiques de cette clinique de la mort imminente – qui en fait d'ailleurs aujourd'hui le succès quelque fois exploité à des fins contestables – est en effet sa dimension extatique et/ou protectrice de la vie, point très tôt relevé par ceux qui ont abordé ce sujet. On doit cependant s'interroger sur cet aspect paradoxal dans un contexte de mise en danger, et les indications et orientations données par Freud et Lacan nous serons ici utiles.

Victor Egger et la notion de « moi vif »

Si l'on ne tient pas pour seule origine repérable ce qu'a popularisé Moody, on peut d'abord se rappeler ce que le philosophe français Victor Egger, à la toute fin du XIXe siècle, mettait sous le concept de « moi vif » face à la néantisation, et le débat qui s'ensuivit (Le Maléfan, 1995). Egger s'engagea d'ailleurs dans cette conceptualisation à la faveur des remarques d'un géologue et alpiniste, Albert Heim, sur les sensations éprouvées lors des chutes en montagne, sensations ressenties en premier lieu par lui-même et dont il publia le récit. On peut considérer qu'avec cette publication, et l'intention de recherche qui l'anime puisque c'est l'aboutissement d'une collecte pendant vingt-cinq ans de témoignages d'alpinistes ayant fait des chutes non mortelles, apparaît la première étude sur les réactions psychologiques immédiates face au réel de la mort.

Il semble donc utile de revenir brièvement sur la contribution d'Albert Heim, car elle contient quelques aspects encore susceptibles d'intérêt pour une approche de la rencontre traumatique, notamment avec le prolongement que lui a donné Egger.

L'enquête et le récit d'Albert Heim

Albert Heim, professeur à l'Ecole Polytechnique de Zürich, savant alors mondialement reconnu pour ses études de géologie, passionné de montagnes, publie en 1892, dans le *Bulletin suisse du Club Alpin*, « Notes sur la mort causée par chutes accidentelles » (Heim, 1892). Il y décrit les expériences rapportées par des alpinistes ayant fait des chutes non mortelles. Heim y adjoint un témoignage autobiographique lors d'une chute au cours d'une escalade. Selon l'auteur, dans 95 % des cas, un état mental avec des caractéristiques quasi identiques serait survenu. Voici ce qu'il écrit à ce sujet : « *Aucune peine n'était ressentie ni aucune frayeur paralysante comme on peut en avoir en face d'un danger moindre (par exemple l'éclosion d'un incendie). Il n'y avait aucune trace d'anxiété, de désespoir, de souffrance. Mais plutôt un état d'esprit paisible et serein, une profonde acceptation, un état mental marqué par la vivacité psychique et une sensation de certitude. L'activité mentale devient considérable, multipliant par cent sa rapidité et son intensité. Les circonstances de l'accident et ses probables conséquences sont envisagées de façon claire*

et objective. La conscience reste parfaitement lucide. Le temps s'allonge considérablement. Le sujet réagit à la vitesse de l'éclair avec une exacte appréciation de la situation. Dans beaucoup de cas il voit ensuite défiler devant lui toute sa vie passée ; et finalement, la personne qui tombe entend souvent une musique magnifique et se retrouve dans un superbe ciel bleu parsemé de nuages roses. Alors la conscience s'interrompt sans aucune souffrance, au moment de l'impact. » (Heim, traduit par Dewavrin, 1980, à partir d'une version anglophone, Noyes et Kletti, 1972)

Heim fait en conclusion de son article l'hypothèse que cet état psychique et ces pensées qui l'accompagnent servent à atténuer les effets de la chute par une juste appréciation des conséquences. Aurait-il pu sinon recueillir tous ces témoignages ?

Mais c'est avec son propre cas qu'il se montre plus précis. Ce qu'il rapporte concernant ce qui lui est arrivé en 1871 lors d'une excursion dans la chaîne montagneuse de Santis a en effet une dimension presque clinique et constitue la base d'un paradigme qui semble alors émerger à travers un récit typique. Ce que raconte Heim, ce sont les quelques secondes qu'il a passées lors de sa chute d'une vingtaine de mètres. Il se rendit compte immédiatement, écrit-il, qu'il allait se tuer car rien ne pouvait lui permettre de se rattraper. C'est à ce moment que surgirent une série de pensées fulgurantes et une acuité extraordinaire, s'accompagnant de toute une série d'images rapides et abondantes d'une très grande vivacité : *« Des souvenirs profonds se mêlaient avec des impressions de gaieté, peut-être aussi des hallucinations. Je ne pourrais dire ce que fut exactement ce défilé d'images mais je crois qu'il fut presque instantané. Je pourrais peut-être le comparer aux images émanant d'un projecteur dans lequel on fait défiler un film qui n'a pas été emboîté, ou encore à la succession rapide des images d'un rêve. Je me vis moi-même à l'âge de 7 ans, allant à l'école, comme si je regardais depuis la fenêtre d'une haute maison. Puis je me vis en classe de 4^e avec mon professeur bien-aimé, Weiz. Je voyais ma vie comme si j'étais un acteur sur une scène que j'observais de haut depuis le balcon le plus élevé du théâtre. [...] Brutalement, à travers les images du moment, émergea la pensée : « Dans un instant, je serai mort ». Alors je vis le courtier apporter une lettre à la porte de notre maison, et qui annonçait ma mort à ma mère. [...] j'allais à la mort avec un état d'esprit positif, sans crainte. Tout devait se dérouler de cette façon. Cela semblait parfaitement juste. Il est remarquable que je n'eus pas la moindre préoccupation de me faire aider en invoquant l'assistance de Dieu. J'avais l'impression de me soumettre au destin. Alors je vis, me surplombant, mes yeux étant dirigés vers le haut, un magnifique ciel bleu rempli de petits nuages violets et roses. Une musique solennelle retentit comme jaillissant d'un orgue en un puissant accord. Je me sentis doucement attiré en arrière dans ce magnifique ciel. C'était un grand moment, splendide. » (Heim, dans Dewavrin, 1980).*

Situation de danger versus situation traumatique

Ce texte mériterait plusieurs commentaires. Dans le cadre d'une réflexion sur la rencontre traumatique, nous nous contenterons ici de souligner qu'il peut nous servir à illustrer ce que Freud distingue nettement en 1926 dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, dans l'appendice B, à savoir ce qu'il nomme la situation « traumatique » d'une part, et, d'autre part, la « situation de danger » (Freud, 1975, p. 95). La situation traumatique est, selon Freud, « une situation vécue de détresse » comme conséquence de « l'évaluation de la faiblesse de nos forces eu égard à la grandeur du danger ». La contribution d'Albert Heim vient précisément démontrer que, face à un danger extrême et imminent, évaluation faite de la mort certaine, soit le « temps pour comprendre », le virage à la terreur, à l'effroi, à la détresse, peut être évité par un travail psychique dans l'instant de la situation de danger, qui donc ne devient pas une situation traumatique au sens que lui donne Freud dans ce texte de 1926. Ce qui semble correspondre à la remarque de Lacan, lorsqu'il commente,

dans son séminaire L'angoisse, cet appendice B de Inhibition, symptôme et angoisse, en soulignant qu'on ne peut pas « se contenter de cette notion de danger », qui est, poursuit-il, « souvent problématique lorsqu'il s'agit d'un danger extérieur », et l'on doit s'orienter sur une structure pour la déterminer et préciser ce qui se joue dans « l'entrée du sujet dans le danger » (Lacan, 2004, p. 185-188). Cette structure a deux pôles, l'un fait d'un signal, l'angoisse ou la peur, l'autre est ce quelque chose dont le sujet est averti par le signal et devant quoi il se trouve. Ce « quelque chose » est le réel précise Lacan, un réel opaque qui étreint le sujet au plus intime lorsque le danger est intérieur et déclenche l'angoisse. Peut-on alors penser que, lorsque le danger est extérieur et qu'à « l'instant de voir » succède le « moment pour comprendre » où le sujet réalise sa néantisation imminente, son entrée dans le danger se fait sous l'impact d'un réel non plus opaque mais parfaitement clair, évident : un réel qui ne trompe assurément pas ? Toute la question est alors de savoir ce qui peut ici continuer à fonctionner « pour la vie » et correspondre à un travail signifiant susceptible de lier l'affect d'effroi (Schreck) à une quelconque représentation, fût-elle mystique ? Albert Heim a proposé un début de réponse à cette question.

Le commentaire de Egger

Les réflexions et considérations de Heim ne sont pas passées inaperçues et ont suscité l'intérêt des psychologues dès la fin du 19^e siècle. Ce fut le cas pour le philosophe spiritualiste Victor Egger (1848-1909), qui s'intéressait alors à la durée apparente des rêves. Après s'être fait connaître en 1881 par une thèse sur *La parole intérieure*, son œuvre majeure, Egger a toujours montré un intérêt pour ce qu'ont de rares ou d'exceptionnels certains événements ou certaines situations psychologiques. Il a ainsi publié des études sur les *lapses* de la vision, les illusions visuelles, le sommeil et la mémoire, les altérations de la personnalité, et, donc, la durée apparente des rêves (Egger, 1895), dont Freud donne la référence dans sa *Traumdeutung* (Freud, 1967). C'est au décours de ce texte qu'il évoque pour la première fois le problème posé par la rapidité de la pensée et la mémoire panoramique de la vie passée lors de l'imminence de la mort, et indique qu'un exemple récent en a été donné par un savant suisse, le professeur Heim, lors d'une conférence dont le journal *Le Temps* donne la teneur. Egger annonce encore qu'il va entamer une étude approfondie sur ce qu'il nomme l'état du moi des mourants. Deux articles paraîtront sur ce thème, dans la *Revue Philosophique*, suivis d'un débat nourri dont on peut trouver la trace jusque dans les années 20 (Le Maléfan, 1995). Sur un sujet qui aurait pu sombrer dans le merveilleux, comme le craignait Egger, celui-ci affirma qu'il faut adopter une perspective psychologique ramenant les faits soumis à de justes proportions – celles du rêve – et à des cadres interprétatifs éprouvés, afin de comprendre pourquoi et selon quels mécanismes, l'idée d'une mort imminente peut créer ce qu'il appelle *un sentiment vif du moi*.

Avec ce concept s'opère donc une première traduction académique de l'expérience de Heim. Mais on a vu que parmi les faits présentés par Heim, deux retiennent particulièrement l'attention de Egger : l'accélération de la pensée et la mémoire panoramique. Ils semblent en effet indiquer une activité ou une nature particulière du moi en cette circonstance de mort imminente, expression qu'il consacre d'ailleurs à ce moment. Ils seraient en fait le support ou les conditions psychologiques, normales et non pathologiques insiste Egger, proches des mécanismes du rêve et du langage intérieur, de l'apparition de ce sentiment de moi vif, soit l'expression aiguë du sentiment intérieur du moi, corollaire de l'idée de la mort même. Dans une circonstance extrême où la mort est proche, peut alors surgir une sorte de jugement moral sur la vie passée, une évaluation de cette vie, parfois, à travers la mémoire panoramique. C'est pourquoi Egger a pu conclure son interprétation de l'expérience rapportée par Heim en indiquant que si le mourant par accident voit son passé comme dans un rêve, c'est que l'idée de la mort imminente a suscité émotionnellement une réaction qui,

par contraste, a fait surgir une représentation qualitative du moi en permanence latente. Cependant, cette réaction contient en elle-même la signification non ambiguë que le moi va finir. De sorte que Egger n'adhérait pas à l'hypothèse de Heim selon laquelle l'émergence de ce scénario onirique favoriserait la survie de celui dont la vie est soudainement menacée.

Moi vif et ordalie inversée

Cette opposition est à retenir, car elle pose la question de ce qui se trame vraiment dans ces expériences dites de mort imminente, partagées entre angoisse et extase pour reprendre un repérage janétien, ou, plus métapsychologiquement, traversées par la concurrence entre pulsion de vie et pulsion de mort. Remarquons d'abord que cette opposition entre l'avis optimiste de Heim et la supposition disons réaliste de Egger, semble trouver un écho, plutôt favorable à ce dernier, dans un autre passage de Freud dans ce fameux appendice B de *Inhibition, symptôme et angoisse*, lorsqu'il évoque une revendication pulsionnelle masochiste, « la pulsion de destruction dirigée contre la personne propre », qui peut s'associer au danger externe et produire des états extrêmes, comme des phobies paralysantes devant des gouffres (Freud, 1975, p. 97). En effet, supposer la possible intrication du danger extérieur avec un danger interne de nature pulsionnelle, supposer au fond que dans un moment extrême de danger le sujet puisse être pris dans une aspiration qui l'entraîne à se livrer à l'Autre jouissance de la mort par acceptation de la fin de l'illusion d'immortalité, subvertit ou au moins change la perspective de toute idée d'adaptation, de réflexe de survie ou même de défense. De sorte que ce qui est généralement appelé « les expériences de mort imminente » ou EMI représentent des fictions précises dans la rencontre avec le réel de la mort, fictions qui engagent l'imaginaire du corps dans un au-delà de la spécularisation ordinaire et portent le sujet à la limite du symbolique – on l'a vu avec le récit de Heim –, mais des fictions qui sont aussi des dramaturgies où se neutralise un accomplissement, celui de l'aptitude à la mort, et où se manifeste parfois une sauvegarde. Car le paradoxe est certainement que dans l'instant de la rencontre avec le réel de la mort tel qu'il est reconstruit dans l'après-coup du récit des dites EMI, si tout à coup surgissent une vérité et un gouffre attractif, le sujet est aussi reconduit accidentellement, par surprise, à la dimension de l'Autre, cet Autre où chacun cherche le sens et la garantie de son existence. L'une des principales caractéristiques des EMI est en effet que ce sens et cette garantie semblent avoir été donnés dans le moment de la rencontre avec le réel, puisque ce dont témoignent bien souvent ceux qui ont vécu une « expérience mort imminente », c'est que l'Autre n'a pas voulu les perdre, et une sorte de jugement s'est opéré transmuant la rencontre en rencontre certifiante et non en malencontre, la *dustuchia* qu'évoque Lacan dans le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1973, p. 237). Un tel jugement se rapproche de l'opération ordalique mais de manière inversée. On peut en effet considérer que dans l'EMI 'réussie', comme dans l'ordalie, il y a une mise en scène du rapport à l'Autre, avec comme résultat une certitude sur le fait qu'il « ne veut pas me perdre » (Briole, 1993), et un renforcement de ce « joint le plus intime du sentiment de la vie » (Lacan, 1966, p. 558). Mais alors que dans les conduites ordaliques il s'agit d'une adresse directe à l'Autre pour obtenir la légitimité de sa propre existence, les personnes rapportant des EMI où *l'Autre s'adresse à eux* se trouvaient généralement dans une position passive ou contrainte, saisies par la surprise du danger ou de l'accident. Le récit d'Albert Heim et les commentaires de Victor Egger sont une étape dans l'histoire du psychotraumatisme pour penser de telles problématiques.

Pfister et la question du ph/fantasme face au choc

Le pasteur zurichois Oskar Pfister (1873-1956) est connu pour avoir été l'un des pionniers de la psychanalyse en Suisse, mais aussi comme un passionné d'alpinisme. On sait que lorsqu'il rencontra Freud à Vienne en 1909, il lui fit cadeau d'une réplique en argent du Mont Cervin, le plus beau sommet des Alpes, connaissant le goût de Freud pour la montagne. En 1930, Pfister publie dans l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* : « *Schockdenken und Schockphantasien bei höchster Lebensgefahr* », que nous proposons de traduire par « Pensées et phantasmes face à un risque de mort inévitable » (Dayot, 1984). Tout en citant Heim, Pfister exploite deux chutes qui sont survenues lors de ses excursions en montagne, et qui auraient pu lui être fatales. Il garde le souvenir d'avoir réagi consciemment et d'avoir eu des gestes adaptés grâce à une activité particulière de la pensée. Ainsi Pfister décrit d'une manière assez proche ce qu'avait noté Heim, à savoir la « présence d'une acuité mentale », l'absence de peur, afin de pouvoir réagir efficacement. Le pasteur psychanalyste zurichois a d'ailleurs fait une demande épistolaire à Heim, une année auparavant la publication de son texte dans l'*Internationale Zeitschrift*, dans laquelle il l'invitait à lui faire parvenir la réécriture de sa chute telle qu'elle fut exposée dans l'article initial de 1892. Mais avec Pfister, une tentative de théoriser l'expérience par les concepts freudiens donne une nouvelle perspective à ce qui jusqu'ici restait proche de l'anecdote.

À partir de l'analyse de l'auto-récit de Heim et de ses propres réminiscences, Pfister développe une théorie des mécanismes de protection psychiques lors d'une confrontation subite avec un danger menaçant la vie de l'individu. En pareil cas, des Schockphantasien s'instaurent. Ces phantasmes auraient deux principales fonctions, s'appuyant chacune sur des mécanismes spécifiques :

1) la première est celle qui permet à l'individu de trouver un appui pour maintenir son désir de se sauver. Ainsi la « vue panoramique » en particulier est composée d'images récapitulatives de la vie du sujet, quelquefois totalement oubliées – ce qu'avait déjà noté Egger – qui procurent un réconfort et une assise subjective. Par ailleurs se déploient des images topographiques (comme la chute dans le ciel rapportée par Heim), métaphysiques également, que Pfister qualifie de d' « hallucinatoires ». Toutes ces images et éléments sont animés par le désir (Lust).

2) La seconde fonction des Schockphantasien est une fonction protectrice. Par leur statut « hallucinatoire », les images qui apparaissent protègent efficacement des excitations extérieures (Reizschutz), d'où le lien proche avec le Lustprinzip, le principe de plaisir freudien, que propose Pfister. Dans les Schockphantasien « hallucinatoires », l'individu vit en effet une « scission » entre des « pensées réelles » (Realdenken) et des « pensées ou phantasmes autistes » (autistische Gedanken ou autistischen Phantasien), ces dernières lui permettant de vivre une expérience déréelle très agréable puisqu'il revient dans son passé infantile et à des sensations de bien-être, de paix. Les « pensées réelles », par contre, lui permettent d'agir « dans le moment », c'est-à-dire d'avoir des réflexes sur la meilleure façon de se sauver. Selon Pfister, le point culminant du danger correspondrait au point culminant du désir hallucinatoire, ce qui nous ramène au Lustprinzip de Freud auquel il se réfère à plusieurs reprises. De sorte que ce sont ainsi ces pensées « déréalisantes » qui permettent de protéger l'individu d'un traumatisme.

Manifestement, ce qui intéresse Pfister dans le problème des réactions au danger extrême, c'est la réalité psychique que cela mobilise, et il est persuadé que la psychanalyse peut apporter ici ses lumières, notamment quant au contenu des phantasmes. Il revient ainsi à plusieurs reprises sur le cas d'un patient, un homme de 45 ans, qui demande une analyse afin d'aborder une situation ancienne le faisant souffrir. Il s'agit de son expérience d'extrême danger dans les tranchées comme soldat, lorsqu'une explosion brutale a pulvérisé son environnement immédiat et tué les camarades de son groupe. Alors, il a vu

défiler des images panoramiques dont des images « infantiles » qu'il ne connaissait pas et qui lui restaient énigmatiques. Pfister indique comment, lors de l'analyse, à partir de l'évocation de ces images, des événements traumatiques de sa prime enfance ont pu être retrouvés. Ainsi, lorsqu'il était dans un landau à l'âge de 2-3 ans, il a failli mourir parce qu'il avait été tiré par un chien, mais il a pu être sauvé à temps. Cependant cet événement avait été refoulé, et c'est lors de l'exposition au danger extrême en tant que jeune soldat qu'une image de la scène infantile a été revécue, portant précisément sur le fait d'avoir été sauvé. C'est pourquoi Pfister suggère que le mécanisme de protection qui a surgi chez ce jeune soldat dans les tranchées était soutenu par un fantasme qui peut s'énoncer ainsi : « Je veux de nouveau être sauvé et mener la vie que j'ai pu avoir après mon premier sauvetage ».

En résumé, pour Pfister, les *Schockphantasien* servent :

- 1) à mettre en place un mécanisme de protection (par des images anamnétiques, topographiques, métaphysiques) ;
- 2) à offrir au sujet des souvenirs consolants ;
- 3) enfin, à produire « l'autisme hallucinatoire » (*halluzinatorischer Autismus*), soit un désir infaillible qui génère une pensée victorieuse sur une réalité de danger.

On voit donc que Pfister accentue les aspects positifs de la rencontre traumatique. Il n'évacue pas pour autant la question de la pulsion de mort et de sa possible actualisation dans les circonstances de danger extrême. Mais cela reste pour lui une simple question introduite dans le premier paragraphe de son article. Il se demande en ces lignes si la dernière motion pulsionnelle est une pulsion de vie ou une pulsion de mort. Le développement de son argumentation l'amène à privilégier la première. C'est sans doute, d'abord, l'une des conséquences de la critique que Pfister adressa au maître, en 1928, en réponse à la publication de *L'Avenir d'une illusion*. Pour Pfister en effet, la religion, loin d'être une illusion, constitue une protection efficace contre la névrose, et dans cette perspective, la pulsion de mort paraît difficilement acceptable. De sorte que, face à un danger réel, un croire illusionnaire — telles les *Schockphantasien* — peut constituer une protection des plus efficaces. Ensuite, le fait de privilégier la pulsion de vie pour Pfister est peut-être le résultat de la dette de vie contractée lors de ses deux chutes dont il a pu réchapper.

Ferenczi et la mort imminente

Nous terminerons par Ferenczi, car ce qui a été rappelé précédemment permet maintenant de mieux saisir quelques accents et exemples qu'il donne dans ses ultimes élaborations sur la rencontre traumatique. Mais auparavant, signalons ce passage de la correspondance Freud/Ferenczi, datant de 1916, qui n'est pas sans rebondir en quelque sorte sur la suggestion de Pfister au sujet du rôle du fantasme dans les réactions psychiques au traumatisme. Ce passage se trouve d'ailleurs dans une lettre où il est question de Pfister, mais ici cela n'a qu'un intérêt tout relatif. Ferenczi écrit donc à Freud qu'il vient d'analyser (il a laissé associer précise-t-il) un traumatisé de guerre pendant une heure. Malheureusement, poursuit-il, – et on jugera du choix d'un tel adjectif en la circonstance ! – il s'est avéré que, pendant l'année qui a précédé la commotion provoquée par la guerre, cet homme a perdu son père, deux frères dans la guerre et une épouse, par infidélité ! De sorte que, se demande Ferenczi, quand un tel homme doit ensuite rester 24 H couché sous un cadavre, il est difficile de dire ce qui, de sa névrose, relève du traumatisme de guerre ou du reste... (Freud-Ferenczi, 1992, p. 125)

Ferenczi a évidemment eu connaissance de l'écrit de Pfister publié en 1930 dans l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, puisqu'il en était l'un des rédacteurs, et donc de Heim... Au reste, Ferenczi, comme Heim et Pfister, était amateur d'alpinisme, et son premier texte, publié en 1898, porte sur la psychologie du tourisme et de l'alpiniste (Ferenczi, 1994). Ferenczi y pose malicieusement cette question : « *Mais qu'est-ce qui pousse au juste un bourgeois paisible à cette décision apparemment absurde de quitter son appartement agréable, son ameublement douillet et son éclairage électrique, pour se hisser sur un sommet aride au prix d'une gymnastique fatigante, par des sentiers escarpés, au-dessus de gouffres souvent périlleux... ?* »

Sa réponse est claire et préfigure quelque peu ses intérêts futurs pour le traumatisme réel : « *La force d'attraction du tourisme, écrit en effet Ferenczi, est proportionnelle au danger qui l'accompagne. Cela semble contradictoire, mais c'est ainsi. Exposer volontairement notre vie au danger, triompher d'obstacles accumulés devant nous, parcourir des chemins où chaque pas exige mûre réflexion : cela nous met dans un état d'excitation si intéressant qu'il n'est pas étonnant que notre système nerveux, dans sa torpeur fin de siècle, y trouve du charme.* ». C'est dans une note datée du 9 avril 1931 (Ferenczi, 1982) que Ferenczi expose quelques thèmes en continuité avec ceux que nous venons de voir. Il s'agit de comprendre la source traumatique de l'intellect, et plus précisément la formation de « *ces performances intellectuelles que l'on pourrait appeler presque parfaites, telle l'évaluation la plus précise de tous les facteurs donnés, internes et externes, permettant de saisir la seule possibilité correcte, ou la seule qui reste* ».

De telles performances semblent émerger, précise Ferenczi, au moment d'une mort partielle par destruction des processus de protection psychiques et corporels, ou dans ce temps de passage de l'état de vie à l'état de mort, et « à partir d'une source apparemment inconnue » et inconsciente. De telle sorte qu'une partie du Moi abandonne, se soumet et se résigne à une reddition totale, tandis qu'une autre cherche à préserver et à protéger la frontière du Moi. Ferenczi nomme cette scission « *autoclivage narcissique* ». Si bien que cette « *intelligence pure, conclut-il, serait le produit de l'imminence de la mort ou du moins de l'installation de l'insensibilité psychique* ». Parmi les exemples qu'il donne, nous en évoquerons un en particulier, celui relatif à « *certaines performances acrobatiques presque impossibles autrement, [qui] réussissent, comme de sauter du quatrième étage, et, en cours de chute, changer de direction et atterrir sur le balcon du 3^{ème}* ».

Ferenczi lecteur de Pfister et au-delà de Heim ? Cela ne fait pas de doute. Mais il y a un radical pessimisme chez Ferenczi qui ne se trouve pas chez ces derniers, car, lorsqu'il suppose des capacités proprement *extraordinaires* face au traumatisme, c'est pour toujours les ramener à un extrême de la défense psychique, celui de la folie ou de l'autodestruction, soit une forme d'insensibilité sans aucune considération, un pur réel émotionnel comme il la nomme. Un réel qui touche à la mort pourrait-on dire, ou alors une mort qui produit une touche de réel, d'autant que la mort, c'est le réel selon Lacan (1973-1974). Etre touché par le réel, n'est-ce pas la définition de la rencontre traumatique ? Et quiconque est atteint par le réel s'en trouve transformé, car il y a eu dévoilement – déchirure écrit Ferenczi –, et aucun modèle n'existe pour savoir de quelle façon renouer son être. La technique active de Ferenczi a ainsi montré ses limites.

Conclusion



Nous pouvons à présent conclure en soulignant que la clinique du traumatisme se révèle d'une grande complexité tant au niveau théorique que phénoménologique. Nous avons souhaité attirer l'attention sur des configurations et des dimensions a priori paradoxales dans un contexte traumatique extrême, encore peu prises en compte, sauf par ceux qui promeuvent une certaine conception de ce qui est appelé les expériences de mort imminente ou NDE/EMI. Seulement – et nous l'avons laissé entendre –, les travaux qui se sont inscrits dans la suite du livre de Moody sont pour la plupart opposés à un entendement psychanalytique. Quant à l'approche neuroscientifique, elle considère que la psychanalyse, et même la psychologie, ne peuvent éclairer le phénomène avec pertinence (Blanke et Dieguez, 2009). C'est pourquoi il nous a paru intéressant de faire connaître quelques recherches antérieures à même d'amener des questionnements capables de nous interpeller encore aujourd'hui.

Parmi ces interpellations, celle qui nous a guidé est relative à la dimension extatique et pare-effroi des « expériences de mort imminente ». Comment en effet situer et interpréter des récits de sujets confrontés à une mort imminente qui laissent entendre que ce fut une expérience bienheureuse dont ils gardent un souvenir impossible à effacer ? D'autres peuvent relater des scissions entre un moi conscient de lui-même et un corps vu à distance, le tout vécu sans angoisse. D'autres enfin rapportent des scénarios les mettant en scène qui auraient émergé au moment de la confrontation mortelle et ayant eu une valeur résolutive et manifestement défensive. Un même sujet peut d'ailleurs soutenir qu'il a vécu ces trois occurrences.

Ce type de récit est une sorte de défi pour la clinique du traumatisme. Il ne faudrait pas en conclure cependant qu'une dimension mortifère est ici absente, ni que l'effroi et l'angoisse n'y ont pas leur place. C'est le cas, mais dans un jeu de places très subtil. Les « expériences de mort imminente », telles que nous les abordons, représentent en effet une sorte d'étrangeté rassurante ou de rassurante étrangeté. De plus, le destin de la jouissance qui se rencontre en semblables occurrences est loin d'être celui du plaisir balisé par la castration, sans être pour cela une jouissance dérégulée. Mais il y a tout de même une originalité de ces montages, que nous proposons de dénommer « imaginario-symboligènes ». Ils ont en effet en commun de montrer le rôle d'un hallucinatoire salutaire dans le soutien d'une relance subjectivante et dans certains cas salvatrice lors de situations critiques extrêmes où la subjectivité et la vie elle-même risquent de disparaître. C'est pourquoi il s'agit d'une réponse au réel de la mort dans une pratique instantanée, ou peu différée, de liaison, qui aurait la particularité de réduire, immédiatement et aussi au long terme, les effets traumatiques. Cette pratique est à la croisée de diverses cliniques, celle de l'originnaire, de l'extase, de la spécularité et du deuil, et porte, nous semble-t-il, sur ce que Lacan appelle le « *joint le plus intime du sentiment de la vie chez un sujet* » (Lacan, 1966). Face à la trouée du fantasme que constitue l'effraction mortelle, une élaboration répondrait au réel. S'il y a donc un sujet dans l'effroi, on peut supposer qu'il y a un sujet de l'effroi. Car l'effroi, comme le bonheur, ne serait peut-être pas toujours ce que l'on croit. Aussi, nous terminerons avec Rilke et un quatrain tiré de la 10e *Élégies de Duino* (Rilke, 1972, p. 101).

« Et nous, avec le bonheur
Qui dans notre pensée est une *ascension*,
Nous aurions l'émotion, voisine de l'effroi, qui nous saisit
Lorsque *tombe* une chose heureuse. »

Références bibliographiques



- Blanke, O., & Dieguez, S. (2009). Leaving Body and Life Behind: Out-of-Body and Near-Death Experience. In S. Laureys & G. Tononi (Eds), *The Neurology of Consciousness*, (pp. 303 – 325). Elseiver.
- Briole, G. (1993). Peut-il me perdre ?, *Psychologie médicale*, 25, (11), 1077-1079.
- Dayot, P. (1984). *Expériences de l'Imminence de la Mort. Approche Traditionnelle*. Thèse pour obtenir le grade de docteur en médecine, sous la direction de J. Boucharlat, non publiée. Université de Grenoble.
- Dewavrin, P. (1980). *Les phénomènes de conscience à l'approche de la mort*. Mémoire pour le CES de psychiatrie, sous la direction du Pr Y. Pélicier, Université Paris V- René Descartes, non publié. Faculté de médecine Necker-Enfants malades.
- Egger, V. (1895). La durée apparente des rêves, *Revue Philosophique*, 7 (40), 41-58.
- Ferenczi S. (1982). La naissance de l'intellect, *Psychanalyse IV, O. C., 1927-1933*, Paris, Payot.
- Ferenczi, S. (1994). La psychologie du touriste. Suivi d'un commentaire de M. Moreau-Ricaud, *Topique*, (54), 387-393.
- Freud, S. (1967). *L'interprétation des rêves [1900]*, PUF.
- Freud, S. (1975). *Inhibition, symptôme et angoisse [1926]*, PUF.
- Freud, S., & Ferenczi, S. (1992). *Correspondance 1914-1919*. Paris, Calmann-Lévy.
- Heim, A. (1892). Notizen über den Tod durch Absturz, *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub*, (27), 327 – 337. [Remarks on fatals falls, *Year book of the Swiss Alpine Club*]
- Lacan, J. (1966). *Ecrits*, Paris, Seuil.
- Lacan, J. (1973). Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse [1964]*, Paris, Seuil.
- Lacan, J. (2004). Le Séminaire, Livre X, *L'angoisse [1962-1963]*, Paris, Seuil.
- Lacan, J. Le Séminaire XXI, *Les non-dupes errent [1973-1974]*, inédit, leçon du 18/12/1973.
- Le Maléfan, P. (1995). Vécu de mort imminente et onirisme. Un chapitre inattendu de l'histoire de la psychologie dynamique, *L'Information psychiatrique*, (8), 773-780.
- Moody, R. (1975). *La vie après la vie*. Paris, Robert Laffont.
- Noyes, R., & Kletti, R. (1972). The experience of dying for falls, *Omega*, (3), 45-52.
- Pfister, O. (1930). Schockdenken und Schockphantasien bei höchster Lebensgefahr, *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, (16), 430 – 455.
- Rilke, R. M. (1972). *Les Elégies de Duino. Les Sonnets à Orphée*, édition bilingue, traduction A. Guerne, Paris, Seuil.